Le beau risque de Carsten Höller

JÉRÔME DELGADO

Édition du samedi 09 et du dimanche 10 juin 2007

Mots clés : art contemporain, aluminerie, Carsten Höller, Culture, Québec (province)

La transformation de l'ancienne aluminerie Alcan en centre d'art contemporain (Espace Shawinigan) date déjà de cinq ans. Réussite avant tout architecturale, l'endroit cherche à se confirmer comme pôle touristique et artistique. La cinquième exposition, Deux plus tout de Carsten Höller, en est peut-être la meilleure. Place au spectacle.

Shawinigan -- Une première tranche de cinq ans consacrée aux arts visuels en Mauricie tire à sa fin. Et c'est avec trois expos en une que prend forme ce cinquième volet de l'entente Cité de l'énergie-Musée des beaux-arts du Canada. L'ensemble, baptisé Deux plus tout (en anglais: One, Some, Many), disperse dans les trois salles de l'Espace Shawinigan un même savoir-faire, celui de l'artiste Carsten Höller. Un savoir-faire, en onze oeuvres, qui déjoue nos attentes en semant constamment le doute.

Deux immenses volières en apparence bien vraies, des corridors labyrinthiques à faire frémir (ils s'explorent dans le noir total), puis cinq manèges, comme ceux de La Ronde, qui imposent leur silence. Bienvenue au royaume des interrogations. Ou au «laboratoire du doute», pour citer l'une des oeuvres exposées. Même le catalogue, sectionné en trois comme l'expo, est déroutant, avec, entres autres idées saugrenues, un texte à lire à l'envers (de droite à gauche).

Désamorcer le tape-à-l'oeil

Après avoir cherché à séduire les foules par des thèmes rassembleurs (le corps, les animaux, puis la nature) et des noms clés (Picasso et autres), le MBAC a opté, depuis l'an dernier, pour la présentation d'artistes en solo. Des vedettes internationales, telles Cai Guo-Qiang et, maintenant, Carsten Höller. Vedettes certes, mais inconnues, ici du moins, pour un grand nombre. Pas étonnant, constate-t-on, que les deux artistes fassent dans le spectaculaire. L'ancienne aluminerie, avec ses hauts plafonds et sa localisation hors des centres urbains, l'impose. C'est à se demander si en art contemporain, pour attirer les touristes et répondre aux exigences de rentabilité, on peut faire autrement que dans le grandiose et le spectaculaire.

L'art de Carsten Höller se prêtait à merveille, doit-on croire, à l'exercice. N'a-t-il pas investi, en 2006, le nouveau Tate Modern de Londres avec d'immenses toboggans, faisant du musée britannique une des plus grandes attractions culturelles?

Heureusement, il n'y a pas que ça chez Höller. Mieux, et c'est là toute la richesse et la réussite de Deux plus tout, il se sert de la culture du divertissement comme d'une façade. Les manèges de l'oeuvre Parc d'attractions, des ready-made des jeux célèbres (les autos tamponneuses, le twister, le Gravitron...), ne sont pas en marche. En fait, si, ils le sont, mais si lentement que plusieurs pourraient repartir sans le remarquer. À quoi bon tout ce manège? diront-ils.

En semant ainsi le doute, autant dans cette installation qui ferme l'expo que dans les autres, Höller plonge le visiteur dans une profonde réflexion introspective. Si l'esthétique du tape-à-l'oeil est très présente, au coeur de la visite, avec des sensations fortes, très physiques, c'est pour mieux les désamorcer. Le rôle du regardeur ne se limite pas à celui, passif, de l'amusé.

Du côté du corridor de Shawinigan, deux labyrinthes à parcourir à l'aveugle, seulement guidé par des mains courantes, confronte le visiteur (cardiaques s'abstenir). Dans cet exercice solitaire, métaphore de notre société individualiste, chacun est obligé d'accepter la présence (éventuelle) de l'autre. Expérience tactile et multisensorielle, elle défie notre capacité à communiquer.

De l'anxiété à l'éblouissement, de l'étonnement à la frustration, les oeuvres de Höller nous font passer par toutes sortes d'émotions. Parfois, la solution semble usée, comme ce Mur de lumière, fait de néons intermittents qui troublent notre vue et notre confort. Sorte de revers de la médaille offert en contrepoint à un des corridors obscurs, il franchit difficilement la frontière du divertissement. Tout le contraire de l'autre corridor qui aboutit, lui, dans une salle à l'éclairage neutre où un micro accueille le visiteur. C'est encore la parole qui est invitée ici à s'exprimer, mais quelques sons suffisent à déclencher le dispositif. Il faut avoir les mots justes.

La communication, la parole, le dialogue sont des éléments clés chez Carsten Höller. Pour ce trilingue résidant en Suède, présenté comme «artiste d'origine belge» ou «allemand» selon le cas, l'ubiquité est un motif récurrent. L'installation vidéo qui ouvre l'expo (Les Jumelles de Tokyo) illustre parfaitement cette question du double titillant les notions d'identité et de langage.

Ses volières, censées être occupées par de vrais étourneaux, ne s'intitulent pas pour rien Le Problème belge. Créée pour Shawinigan, l'oeuvre jette un regard sur la communication entre deux groupes culturels et la capacité de s'adapter de chacun. Le titre évoque le bilinguisme belge, mais transposé ici, avec deux armées d'oiseaux (l'une de l'Ontario, l'autre du Québec), il plonge dans la réalité canadienne. Des problèmes logistiques rendent pour l'instant impossible la présence des animaux. En attendant de régler la situation, l'artiste, biologiste de formation, a mis sur place des chants enregistrés qui fonctionnent aussi bien. Encore une fois, le spectaculaire du propos et du dispositif cède devant la contemplation. Pour apprécier l'oeuvre, il faut écouter. Savoir écouter, même, pour apprécier les variantes dans le langage oiseau.

Collaborateur du Devoir